

L'oiseau polyphonique

Seuls

Michel Vaïs

Numéro 130 (1), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1290ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2009). Compte rendu de [L'oiseau polyphonique : *Seuls*]. *Jeu*, (130), 6-8.

Seuls

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION **WAJDI MOUAWAD** / DRAMATURGIE **CHARLOTTE FARCET**
COLLABORATION ARTISTIQUE **François ISMERT** / ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **IRÈNE AFKER**
SCÉNOGRAPHIE **EMMANUEL CLOLUS** / ÉCLAIRAGES **ÉRIC CHAMPOUX** / COSTUMES **ISABELLE LARIVIÈRE**
RÉALISATION SONORE **MICHEL MAURER** / MUSIQUE ORIGINALE **MICHAEL JON FINK** / RÉALISATION VIDÉO **DOMINIQUE DAVIET**
AVEC LES VOIX DE **NAYLA MOUAWAD** (LEYLA), **MICHEL MAURER** (PROFESSEUR RUSENSKI), **ISABELLE LARIVIÈRE** (LA LIBRAIRE),
ROBERT LEPAGE (LUI-MÊME), **ABDO MOUAWAD** (LE PÈRE) ET **ÉRIC CHAMPOUX** (LE MÉDECIN).
PRODUCTION DU **CARRÉ DE L'HYPOTÉNUSE**, EN COPRODUCTION AVEC **ESPACE MALRAUX, SCÈNE NATIONALE DE CHAMBÉRY ET DE LA SAVOIE, LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI** ET AUTRES, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
DU 9 SEPTEMBRE AU 4 OCTOBRE 2008.

MICHEL VAÏS

L'OISEAU POLYPHONIQUE

Il s'agit d'une œuvre charnière de Wajdi Mouawad. Dans l'attrayante publication du texte abondamment illustré de *Seuls*, sous-titrée « Chemin, texte et peintures » (Leméac/Actes Sud, 2008), où Mouawad présente son « oiseau polyphonique », il explique que ce terme de polyphonie lui a été suggéré un jour par la dramaturge du spectacle, Charlotte Farcet.

On est donc bien convié à du théâtre, mais « pas forcément à une "pièce de théâtre" », précise l'auteur dans l'ouvrage : tout au plus à « un spectacle de théâtre ». En fait, le texte proféré, avec ses didascalies, occupe à peine une trentaine de pages sur les 189 du livre, le reste étant consacré à des interrogations sur le lent processus de travail, à des réflexions en forme d'envoies poétiques, à des photos de l'acteur dans son décor, mais surtout à des clichés de tableaux violemment colorés ou encore de l'artiste éclaboussant de la peinture sur de vastes toiles éphémères.

Au début, toujours dans son livre, Mouawad explique qu'il voulait « tuer le bavardage » dont ses pièces précédentes étaient trop chargées. Cette fois, il a commencé par élaborer des projections vidéo, des montages sonores, en y adjoignant des répliques improvisées, puis, en fin de parcours, de la peinture en direct.

Allier Lepage à Rembrandt

Deux influences, parmi plusieurs autres, sont marquantes dans *Seuls* : *le Retour du fils prodigue*, tableau de Rembrandt vu à l'Ermitage, qui l'a frappé par sa force d'évocation, et l'artiste Robert Lepage, dont il admire notamment le sentiment de liberté et la volonté d'expérimentation. Au sujet des pièces de ce dernier, Mouawad constate que le personnage principal y part toujours de chez lui pour découvrir le monde. Dans son œuvre, à l'inverse, les personnages centraux, égarés, tentent de rentrer chez eux. C'est, selon le mot de Georges Banu (cité par lui), ce qui distingue la quête de l'odyssée.

Mais voyons ce que nous dit le spectacle vu au Théâtre d'Aujourd'hui (précédé, dit-on, par des versions plus longues à Chambéry et à Avignon). Après un long silence, la lumière se fait dans la salle autant que sur la scène, puis arrive l'acteur vêtu d'un slip gris. (Notons que la version publiée du texte débute par cette didascalie : *Harwan nu au milieu d'une foule*. Le slip est-il donc uniquement montréalais ?) Il remercie la salle de lui avoir donné la parole pour cette soutenance de thèse, qui finit par l'embêter sérieusement, puis la projection d'un double de lui sort de son corps et se jette par une fenêtre au fond du plateau. De cette image excessive, nous passons sans transition à une suite de séquences quotidiennes qui racontent une histoire banale, mais qui, comme chez Lepage, tourment à l'étrange.



Seuls de Wajdi Mouawad (Carré de l'hypoténuse/Espace Malraux/Théâtre d'Aujourd'hui, 2008). © Thibaut Baron.

Montréalais né au Liban, Harwan écrit une thèse de doctorat en « sociologie de l'imaginaire » sur *le Cadre comme espace identitaire dans les solos de Robert Lepage*. Pressé de rédiger sa conclusion par son professeur qui le voit déjà succéder à un collègue décédé, et encouragé par sa sœur, il décide de partir rencontrer Lepage qui travaille à Saint-Petersbourg. Mais juste avant son départ précipité, il doit se faire faire un passeport et un visa, et se voit forcé d'annuler un repas dominical avec son père, qui le culpabilise. Au photomaton, une décharge électrique l'aveugle et le fait tomber dans un profond coma. Cela, nous ne le comprendrons que beaucoup plus tard, car, sur le coup, nous apprenons plutôt que c'est son père qui tombe dans le coma à l'instant de l'éclair du photomaton, à la suite d'un accident vasculaire cérébral.

Voici donc Harwan à l'hôpital, seul devant un lit où l'on imagine son père, parlant au mourant comme le médecin lui a dit de le faire. Il lui rappelle leurs petites querelles familiales, leurs deux minutes de conversation pendant les pauses publicitaires des parties de hockey, essaie de se souvenir de quelques mots d'arabe pour l'émouvoir, lui fait entendre de la musique de son pays. C'est dans ce tableau aussi amusant que touchant que l'on en apprend sur Harwan, dont le parcours épouse celui de Mouawad. S'il n'a pas parlé jusqu'à l'âge

de 5 ans – au point où on le croyait autiste ou contemplatif –, c'est parce qu'il n'avait rien à dire... Il se réfugiait dans la peinture et le dessin. À 8 ans, l'émigration a marqué la fin de cette activité en même temps que l'abandon de la langue arabe au profit du français, dont la maîtrise rapide lui a permis d'écrire une thèse de 1 500 pages !

Nous voici à Saint-Petersbourg. Comme Lepage dans *la Face cachée de la lune*, Harwan arrive trop tard pour son rendez-vous : son « sujet » a dû partir d'urgence pour San Francisco ! Dépité, assis par terre dans sa chambre d'hôtel, il boit le cidre de glace qu'il avait apporté pour son héros, erre dans la ville, arpente les couloirs du musée de l'Ermitage et tombe en extase devant un tableau de Rembrandt, *le Retour du fils prodigue*, auquel il s'identifie immédiatement. Le tableau se décompose alors, faisant place à une vision de cauchemar : il n'est jamais parti de Montréal et c'est lui, Harwan, et non son père, qui est dans le coma. Cette chambre d'hôtel est en fait la vision du monde qui l'habite dans sa chambre d'hôpital. Il trouve alors dans une valise de la peinture et des pinceaux, se plonge avec respect et délices dans un bain de peinture et se lance dans une série de barbouillages et d'empreintes sur les murs, retrouvant symboliquement l'absence de limites des jeux d'enfant.

Autobiographie ?

Seuls est, nous dit l'auteur dans le livre du spectacle, une œuvre dans laquelle se manifeste « une utilisation exacerbée de l'intimité, du privé et de l'autobiographie » (p. 64). Ainsi, le programme nous apprend que les voix de la sœur et du père d'Harwan sont enregistrées par la sœur et le père de Mouawad. On sait que Mouawad a quitté à 8 ans son pays d'origine – qu'il nomme ici pour la première fois dans son œuvre –, qu'il a appris le français en France et oublié dans une grande mesure sa langue maternelle. Dans la pièce, le personnage fait le lien entre le retour à la peinture et la redécouverte de l'arabe. Petit, Harwan voulait être un enchantement, puis une étoile filante. La peinture, énergie brute à l'œuvre, lui permettra de renouer avec cet âge d'or.

Mais cette plongée dans le passé ne se fera pas sans douleur. Une série de gestes d'automutilation nous en convainc. Harwan se fend les commissures des lèvres au découpoir, se crève les yeux de manière hyperréaliste et s'ouvre le ventre avec un grand couteau. Pataugeant dans les feuilles éparpillées de sa thèse, il envoie de larges giclées de vert, de jaune comme des éjaculations, de rouge sang. Fébrile, il glisse en courant d'un pan de mur à l'autre. À la fin d'un temps très long à fraterniser avec l'élément visqueux, il reste étendu au sol, apaisé, béat, parvenant maintenant à compter en arabe les étoiles dans le ciel, puis, dernière image du spectacle, il fissure un tableau, entre dedans, se retourne et prend la pose, repu, désormais installé dans son élément. Auparavant, il s'était placé devant le tableau *le Retour du fils prodigue*, superposant successivement son image à celle du fils et du père.

Ouf ! Si l'on ne peut qu'apprécier l'intrigue habile de *Seuls*, la puissance d'évocation du metteur en scène (l'hiver montréalais est représenté par de la neige poussée par un ventilateur), la bonne tenue technique des projections et l'interaction de l'acteur avec elles, l'enchevêtrement du parcours personnel de Mouawad et de celui d'un personnage fictif ; si l'on sourit aux clins d'œil attendris qu'il adresse à l'univers de Robert Lepage, si le rapport avec le père émeut par sa touchante simplicité et sa justesse, il reste que la « révélation » de la peinture se manifeste par une séquence beaucoup trop longue pour nous toucher jusqu'à la fin. (La pièce dure environ deux heures, sans entracte.) Bien que Mouawad ait annoncé que, après le théâtre, il se tournerait définitivement vers la peinture, avait-il besoin de l'illustrer avec autant d'insistance ? Il semble que, débarrassé du « bavardage » et des répétitions de ses premières œuvres, l'auteur de *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes* soit tombé dans une tangente aussi obsessionnelle avec cette « performance » chromatique, qui n'est pas sans rappeler les *happenings* des années 70. ■



Photo du spectacle de Wajdi Mouawad, tirée de l'édition *Seuls. Chemin, texte et peintures*, paru chez Leméac/Actes Sud en 2008, p.185. © Irène Akker.